

## Zone

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

4 Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes  
La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

8 Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme  
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X  
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient  
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin  
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut  
12 Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux  
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières  
Portraits des grands hommes et mille titres divers

16 J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom  
Neuve et propre du soleil elle était le clairon  
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes  
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent  
Le matin par trois fois la sirène y gémit  
20 Une cloche rageuse y aboie vers midi

Les inscriptions des enseignes et des murailles  
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent  
J'aime la grâce de cette rue industrielle  
24 Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant  
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc  
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize  
28 Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église  
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en cachette  
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collègue  
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste  
32 Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ  
C'est le beau lys que tous nous cultivons  
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent  
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère  
36 C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières  
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité  
C'est l'étoile à six branches  
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche  
40 C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs  
Il détient le record du monde pour la hauteur

Pupille Christ de l'œil  
Vingtième pupille des siècles il sait y faire  
44 Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air  
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder  
Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée  
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur  
48 Les anges voltigent autour du joli voltigeur  
Icare Enoch Elie Apollonius de Thyane  
Flottent autour du premier aéroplane  
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que transporte la Sainte-Eucharistie  
52 Ces prêtres qui montent éternellement en élevant l'hostie  
L'avion se pose enfin sans refermer les ailes  
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles

À tire-d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux  
56 D'Afrique arrivent les ibis les flamands les marabouts  
L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes  
Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première tête  
L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri  
60 Et d'Amérique vient le petit colibri  
De Chine sont venus les pihis longs et souples  
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples  
Puis voici la colombe esprit immaculé  
64 Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé  
Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre  
Un instant voile tout de son ardente cendre  
Les sirènes laissant les périlleux détroits  
68 Arrivent en chantant bellement toutes trois  
Et tous aigle phénix et pihis de la Chine  
Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule  
72 Des troupes d'autobus mugissants près de toi roulent  
L'angoisse de l'amour te serre le gosier  
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé  
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère  
76 Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière  
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille  
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie  
C'est un tableau pendu dans un sombre musée  
80 Et quelquefois tu vas le regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées  
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à Chartres  
84 Le sang de votre Sacré-Cœur m'a inondé à Montmartre  
Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses  
L'amour dont je souffre est une maladie honteuse  
Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse

C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée  
Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année  
Avec tes amis tu te promènes en barque

92 L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiasques  
Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs  
Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague  
96 Tu te sens tout heureux une rose est sur la table  
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose  
La cétoine qui dort dans le cœur de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit  
100 Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis  
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour  
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours  
Et tu recules aussi dans ta vie lentement  
104 En montant au Hradchin et le soir en écoutant  
Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblençe à l'hôtel du Géant

108 Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide  
Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde  
On y loue des chambres en latin Cubicula locanda  
112 Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction  
Comme un criminel on te met en état d'arrestation

116 Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages  
Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge  
Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans  
J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps  
120 Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter  
Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté

124 Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants  
Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des enfants  
Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare  
Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages  
Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine  
Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune  
128 Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez votre cœur  
Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels  
Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent  
Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges  
132 Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue  
Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs  
Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque  
Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

136 Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux  
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

140 Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant  
Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant  
Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma bouche

Tu es seul le matin va venir  
 Les laitiers<sup>2</sup> font tinter leurs bidons dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive<sup>3</sup>  
 C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive<sup>4</sup>

Et tu bois cet<sup>5</sup> alcool brûlant comme ta vie<sup>6</sup>  
 Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie<sup>7</sup>

- 
1. Les vers 145 à 153 sont des alexandrins parfaitement réguliers, si l'on exclut le problème des rimes (rime orpheline pour « rue »...) et le vers 152, qu'on analysera plus loin. Apollinaire retourne à une parole plus lyrique ; on peut entendre une tonalité plus lancinante, qui préparerait au sommeil à venir. Remarquez, de façon générale comment s'opèrent les changements de rythme : alternance entre vers réguliers (dans ce poème, des alexandrins) et vers libres.
  2. Encore alternance entre le poète (« tu es seul »), et les autres, présents, mais regardés à distance, faisant partie du spectacle. Le poète est toujours « tout seul parmi la foule » (v. 71). Remarquez en outre que le spectacle est encore une fois aussi bien visuel que sonore (« tinter »). NB : jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les laitiers livraient à l'aube le lait frais aux gens qui l'avait commandé.
  3. Personnification de la nuit tout à fait étonnante. Elle est comparée à une « métive », c'est-à-dire une métisse, qui s'éloigne. Mais on peut se demander en quoi la nuit se termine peut ressembler à une métisse. C'est sans doute qu'à la fin de la nuit, nous sommes entre la nuit et le jour, « entre chien et loup », comme une métisse est entre le noir et le blanc. Devenue personne, la nuit peut être belle, devenir d'une certaine façon l'objet du désir — en tout cas de l'amour — du poète.
  4. Ces surnoms paraissent être ceux de prostituées. Quel est l'effet produit par la comparaison entre la nuit qui s'éloigne et des prostituées ? La nuit serait-elle une consolatrice qui permet d'oublier l'amour perdu ? On ne peut pas dire en effet, me semble-t-il, que la nuit pourrait s'acheter. Ou le point commun est-il que la nuit ne dure qu'un temps, de même que les amours tarifées ? On peut se demander si ces surnoms ne sont pas choisis pour leur sonorités : allitération en [f] entre « Ferdine » et « fausse », en [l+a] entre « Léa » et « l'attentive » : ces prostituées seraient-elles touchantes parce qu'elles ont quelque chose de poétique ? On peut aussi s'interroger sur l'opposition entre les qualités des deux femmes : le vers constitue une sorte d'antithèse parce que « l'attentive » semble *vraiment* prendre soin de l'homme, contrairement à « la fausse », qui n'est pas là quand elle est là. La nuit apparaît ainsi comme insaisissable : le poète ne parvient à distinguer si ce qu'il y vit relève du vrai ou du factice.
  5. Le démonstratif donne l'impression que l'alcool est présent sous les yeux d'Apollinaire, qu'il revit vraiment la déambulation au moment où il l'écrit. (NB : pour l'écriture d'invention, cependant, n'abusez pas des démonstratifs !). On peut d'autre part se demander quel est réellement cet « alcool », qui renvoie au titre du recueil (dans lequel le mot est au pluriel). Ne peut-il pas s'agir aussi d'un autre alcool, plus symbolique ? Pensez au « Enivrez-vous, de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise ; mais enivrez-vous. » de Baudelaire (« Enivrez-vous », *Les Fleurs du mal*).
  6. La comparaison est tout à fait saisissante, et d'abord parce qu'elle est renversée : généralement, on compare une chose abstraite à une chose concrète, pour la rendre plus sensible. Ici, c'est le contraire : c'est l'alcool qui est comparé à la vie, comme s'il pouvait sentir beaucoup plus concrètement et vivement la brûlure de la vie que celle de l'alcool. Comparez ce vers avec ceux du « Pont Mirabeau » : « Comme la vie est lente / Et comme l'Espérance est violente », où la brûlure, évoquée par l'adjectif « violente », est renvoyée de la vie sur « l'Espérance ». Conservez cette image de la brûlure de la vie, qui consume l'être humain quand il est vraiment vivant. Pensez aussi aux premiers vers de « La chanson du Mal-Aimé » : « Et je chantais cette romance / En 1903 sans savoir / Que mon amour à la semblance / Du beau phénix s'il meurt un soir / Le matin voit sa renaissance ». Repensez aussi aux vers de « Zone » qui marque l'importance du phénix pour Apollinaire, dans le tableau des oiseaux de tout l'univers qui rendent hommage au XX<sup>e</sup> siècle : « Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre / Un instant voile tout de son ardente cendre » (vv. 65-66).
  7. Les vers 148 et 149 semblent répéter à peu près la même idée, mais d'une façon tout à fait particulière. Dans les deux cas Apollinaire opère une comparaison entre sa vie et un alcool ; mais, comme on l'a vu ci-dessus, dans le premier vers, c'est l'alcool le comparé, alors que dans le second, c'est la vie. En outre, dans le premier vers, c'est leur caractère brûlant à tous deux qui est évoqué ; dans le second, c'est le fait qu'ils les boit tous deux. C'est en cela que la seconde

Tu marches<sup>8</sup> vers Auteuil<sup>9</sup> tu veux aller chez toi à pied  
 Dormir parmi tes fétiches<sup>10</sup> d'Océanie et de Guinée<sup>11</sup>  
 Ils sont des Christ<sup>12</sup> d'une autre forme et d'une autre croyance<sup>13</sup>  
 Ce sont les Christ<sup>14</sup> inférieurs des obscures espérances<sup>15</sup>

Adieu Adieu<sup>16</sup>

comparaison est particulièrement frappante : l'image de la vie que l'on boit est tout à fait saisissante. Que dit-elle en effet ? Elle évoque tout d'abord le fait que la vie est une expérience — une somme d'expérience que le poète emmagasine et qui l'enrichit, l'enivre et le brûle en même temps. Elle évoque ensuite le fait que la vie aurait quelque chose de liquide, qu'elle *coule* en nous. Elle évoque enfin très concrètement l'assimilation de cette expérience, qui passe non pas seulement par le cerveau et le concept, mais par la bouche — l'organe de la poésie — et la gorge — cette gorge qui se resserre du fait de l'amour : « L'angoisse de l'amour te serre le gosier » (v. 72). C'est probablement ce resserrement de l'angoisse que la structure en chiasme des deux vers (alcool/vie // vie/eau-de-vie) peut évoquer, en donnant à entendre le nœud qui se resserre — et pourtant l'image reste, évidemment, extrêmement fluide, puisque ce qui revient sans cesse, c'est la « vie », redoublée de la fin du premier vers au début du second (cette figure s'appelle dans le jargon de la rhétorique une « anadiplose » ; le mot, qui est la traduction en grec de « redoublement » est très très savant et hors-programme) ainsi que dans « eau-de-vie », dont le sens étymologique est renouvelé par la rime avec « vie » : l'alcool que le poète boit a pour particularité de redonner vie, comme est censée le faire une eau-de-vie. On comprend peut-être ainsi mieux ce que sont les « alcools » dont est constitué le recueil d'après son titre : les poèmes du recueil sont aussi des eaux-de-vie, qui doivent redonner vie, tout en brûlant la gorge.

8. La marche reprend explicitement, comme aux vers 71 et 81 : « Maintenant tu marches tout seul parmi la foule/ [...] / Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées ». Mais cette fois elle a une direction : c'est le retour, chez soi. La marche ponctue le poème et lui donne son rythme ; le poète *veut* la continuer « tu *veux* aller chez toi à pied » ; c'est qu'elle fait, à mon avis, partie de la thérapie poétique, qui aide à « encaisser » la vie — par exemple un chagrin d'amour. C'est pourquoi il me paraît nécessaire d'apprendre par cœur un tel poème : il faut pouvoir se le réciter en marchant.
9. Auteuil est un quartier de la périphérie de Paris, aujourd'hui très chic et très cher ; il fait donc partie de la ceinture qui entoure Paris, et donc, d'une certaine façon, de la « zone » (en grec, ζώνη, *zônê*, signifie « ceinture »). Notez que pour arriver dans ce quartier en venant de la rive gauche, on passe par le Pont Mirabeau. Il peut aussi vous intéresser de savoir, pour avoir une idée de la longueur de la déambulation, qu'il y a un peu plus de trois kilomètres entre la gare Saint-Lazare et Auteuil.
10. Ces fétiches sont probablement le point central de la dernière partie de « Zone », le petit matin évoqué entre les vers 144 et 155 (j'ai le sentiment qu'ils sont déjà présents dans le vers précédent, à travers l'allitération en [ʒ] « marches – chez – fétiches »). Ces idoles, objets divinisés par les peuples primitifs, relèvent de l'exotisme qui fait rêver le poète — mais aussi le lecteur. Surtout, ils sont une nouvelle marque de l'audace qui caractérise la « théologie » d'Apollinaire : pour les monothéismes, l'idolâtrie, c'est-à-dire le culte des idoles, donc des fétiches, est la forme la plus méprisable de la religion. Apollinaire, lui, met les religions « animistes » (voyez le sens de ce mot dans le dictionnaire), où l'on adore des fétiches, sur le même plan que le christianisme. Ce syncrétisme [système philosophique ou religieux qui tend à faire fusionner plusieurs doctrines différentes, apparemment inconciliable] est tout à fait scandaleux du point de vue du dogme catholique !
11. Voyez, si vous ne le savez pas, sur une carte, où se trouvent l'Océanie et la Guinée.
12. Remarquez le caractère tout à fait scandaleux de ce pluriel : pour les chrétiens, *a priori*, il ne peut pas y avoir d'autres Christ : il y a *le* Christ, qui est Dieu, et donc unique. Apollinaire voit au contraire une force spirituelle unique dans toutes les religions au-delà des différentes « formes », c'est-à-dire des différentes religions, que cette force prend.
13. Au milieu des alexandrins réguliers, on a ici un vers qui compte apparemment 14 syllabes (4+4+6), où l'on ne retrouve que le second hémistiche d'un alexandrin (« et d'une autre croyance »), à moins qu'on ne prosaïse vraiment beaucoup la diction en disant « Ce sont les Christ d'une aut' forme/et d'une aut' croyance », en adoptant un ton qui se voudrait plus convaincant parce que plus simple et plus familier, en faisant appel au simple bon sens ? Si cependant on entend deux syllabes surnuméraires à l'alexandrin, ne seraient-elles pas le signe d'une échappée hors de la norme et de la régularité, comme l'échappée vers les autres croyances ?

## Soleil cou coupé<sup>17</sup>

- 
14. On peut observer l'espèce particulière d'anaphore qu'on a ici, avec deux légères variations, entre le pronom démonstratif « ce » et le pronom personnel « ils » d'un côté, et les articles défini « le » et indéfini « de » de l'autre. Encore une fois, Apollinaire s'attache à observer une même idée sous deux faces différentes, de même que lorsqu'il alterne entre « je » et « tu » pour se désigner ou s'interpeller lui-même, ou qu'il regarde le même événement au présent de narration puis au passé simple : « Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit / Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis » (vv. 99-100). Or il s'agit bien ici de voir d'un œil nouveau les « fétiches d'Océanie et de Guinée ».
  15. L'alliance de mots (ou, si l'on veut, « oxymore ») entre l'adjectif « obscur » et le nom « espérance » est particulièrement intéressante. On associe naturellement l'espérance à la clarté : pourquoi ces espérances — visiblement les espérances spirituelles des peuples d'Afrique et d'Océanie qui adorent ces fétiches — seraient-elles « obscures » ? Parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils espèrent ? Parce qu'ils espèrent quelque chose de sombre ? Ou plutôt parce que nous autres Européens peinons à ce distinguer clairement ces espérances ? Il se pourrait bien que ces « espérances » soient obscures parce qu'elles sont mystérieuses. Voyez aussi ce que dit Apollinaire de l'espérance dans « Le pont Mirabeau » : « Comme la vie est lente / Et comme l'espérance est violente ». Reste cependant qu'Apollinaire adjoint à ces « Christ » l'adjectif qualificatif « inférieur ». Pourquoi sont-ils inférieurs ? Parce qu'ils auraient une valeur inférieure, et relèverait d'un état moins avancé de la civilisation ? Ce n'est pas exactement le sentiment qu'on a à la lecture de ce vers. Ils sont probablement inférieurs dans la mesure où ils sont installés plus bas, c'est-à-dire plus profondément dans la nature humaine ; pour Apollinaire cependant, il paraît assez clair que le Christ est en quelque sorte l'accomplissement de ce que promettent les fétiches : il est comme les fétiches, en plus haut (voir les poèmes dans le poème du début : « Voilà la jeune rue... » où Apollinaire enfant va prier avec son ami dans la chapelle du collègue et « Pupille Christ de l'œil... », où le XX<sup>e</sup> siècle métaphorisé en oiseau-avion est comparé au Christ).
  16. À qui adresse-t-il cet adieu ? Aux 24 heures qui viennent de passer ? À son amour perdu ? À Paris ? Au lecteur ? À son poème ? Pourquoi la répétition ? Parce qu'il a du mal à finir, qu'il voudrait rester dans son poème — ce qui expliquerait pourquoi il est si long ? Est-ce la fin du voyage ? Pourtant on dit « adieu » quand on commence un voyage ! Accepte-t-il de repartir ? Vers l'Océanie et la Guinée rêvée ?
  17. Comparaison étonnante, sanglante ; terrifiante et pourtant belle et calme. Voir « La blanche neige », *Un chien andalou*, film de Buñuel (les premières images). Voir aussi le second poème des « Ariettes oubliées » dans les *Romances sans paroles* de Verlaine, qui finit sur « Ô mourir de cette escarpolette », évocation étonnamment joyeuse d'une mort qui n'en semble pas une. Penser à faire une pause dans la lecture entre « soleil » et « cou coupé » qui marque la comparaison et surtout l'écart entre les deux choses comparées qui, même si elles peuvent se comparer formellement, semblent n'avoir symboliquement aucun rapport. Remarquez aussi que le caractère impossible — au plan émotionnel (soleil = vie) — de la comparaison est souligné par l'espèce de cacophonie que représente le redoublement de -cou- dans « cou coupé ». C'est comme si l'attention portée aux images d'un côté (soleil = cou rouge vu en coupe) et aux sonorités (quand on coupe le mot « coupé », il reste « cou » ; deux derniers vers coupés par leur brièveté) arrêtaient la pensée sur une pensée hors de la pensée, au-delà du discours. De là le caractère fascinant de la fin du poème.